

Introduction au thème « Révolutions »

par René Rampnoux

Si l'on retient qu'une révolution est « un changement brusque et profond » (*Lexilogos*), la porte est ouverte à de multiples utilisations du mot révolution : agricole, culturelle, industrielle, médicale, numérique, scientifique, surréaliste...

« On a pu croire un moment le concept de révolution disparu du champ sémantique. Si les Révolutions arabes l'ont remis à l'ordre du jour sur le terrain politique, force est de constater que nos sociétés se vivent davantage sous le signe de la crise que des ruptures émancipatrices. La révolution est-elle encore un concept pertinent pour penser les récents développements dans le domaine des sciences, de l'art, de l'histoire ou de la philosophie ? Trois tables rondes simultanées ont évoqué les révolutions scientifiques, les révolutions politiques et les contre-révolutions en art » (Annonce de la Nuit des idées à École Normale Supérieure en 2017).

Une spécificité, voire une spécialité française

La France paraît bien le pays de la Révolution plutôt que celui de la démocratie. Cela semble d'abord tenir à l'esprit de ses citoyens : « La France est amoureuse de l'impossible. Cette passion fait les héros, elle ne donne pas la paix » (Edgar Quinet, *L'enseignement du peuple*). Au message de ses élites ensuite : la Révolution française n'a pas, contrairement aux autres révolutions politiques, de « territoire propre » parce qu'elle se veut universelle dans un message délivré à l'ensemble de l'humanité et non pas aux seuls citoyens français : Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen de 1789.

Edgar Quinet (1803-1875), historien et homme politique républicain note que les peuples qui ont accédé à la démocratie en son temps (néerlandais, suédois, anglais, américain) ont d'abord accompli une révolution religieuse en passant au protestantisme. La France, « seule des nations modernes, a fait une révolution politique et sociale avant d'avoir consommé sa révolution religieuse ». Conséquences : la Révolution française reprendra l'héritage absolutiste de l'Église : « L'esprit d'examen, de discussion, n'ayant pas été enraciné par une révolution religieuse, il s'ensuit que le moindre dissentiment passe pour un schisme inexpiable. On voit les assemblées s'ériger en conciles... C'est ainsi

que la force du catholicisme, unité, centralisation, entre au cœur de la Révolution française » (*Le Christianisme et la Révolution française*).

Comment justifier une révolution politique

Pour Platon et Aristote, elle est considérée comme une conséquence évitable du déclin du système de valeurs qui fonde la morale et la religion d'un État : « Le plus grand bien, ce n'est ni la guerre ni la révolution, et il faut repousser de nos vœux l'obligation d'y recourir ; c'est à la fois la paix et la bienveillance mutuelles » (Platon, *Les Lois*).

Puis lorsque s'installent des royautés de droit divin dans la droite ligne de l'Empire romain, la révolte peut se concevoir, mais la révolution ? Le souverain élu de Dieu est intouchable. Puis les légistes vont reconsidérer peu à peu le droit des sujets. Grotius (1583-1645), hollandais réfugié en France, considère l'homme comme un animal sociable qui désire vivre dans une société pacifique et ordonnée. Le roi peut abuser de ses pouvoirs mais cela n'ouvre pas au peuple un droit à la révolution : « La guerre civile est pire et plus malheureuse que la tyrannie » (*Politique*). Mais l'idée pointe avec Jean Althusius (1557-1638) : le peuple, détenteur unique de la souveraineté, délègue aux rois d'une façon révocable l'exercice du pouvoir. Puis, le premier, le poète John Milton (1642-1649), qui soutient la première révolution anglaise (1642 à 1651) ou « grande rébellion », justifie la révolution comme moyen pour la société de réaliser son potentiel et de se défendre contre les tyrans abusifs. Il associe liberté et utopie. La première Révolution d'Angleterre, ou « Révolution des Saints » ou encore « révolution puritaine », sera beaucoup plus démocratique dans son inspiration que la Glorieuse Révolution (1688-1689), qui rétablira, la monarchie constitutionnelle. La révolution américaine réalisera, dans un autre lieu, et dans un autre temps, le programme des puritains.

John Locke marque l'évolution de la pensée politique : comme à l'état de nature les individus ne peuvent pas subsister, ils passent un contrat par lequel ils décident de suivre la règle de la majorité. De ce contrat et face à la tyrannie, le peuple dans son ensemble, et non tel individu isolé, dispose d'un droit à

l'insurrection : « Le peuple conserve toujours le pouvoir suprême de dissoudre ou de changer la législation. » Si les hommes ont établi un pouvoir politique pour protéger leurs droits, ils n'ont aucune raison d'autoriser celui-ci à attenter à leur liberté. Le pouvoir de l'État est donc limité par les droits des citoyens qui possèdent un droit à la résistance. Le peuple est juge de décider quand les pouvoirs du gouvernement sont utilisés contre lui. Est-ce un droit à la révolution ? Pas encore car par-dessus tout, il faut pour Locke, s'attacher à la conservation de la société. Souvenirs des déchirements en Angleterre au XVII^e siècle.

Les révolutionnaires qui veulent renverser la légitimité de la royauté de droit divin vont puiser dans la souveraineté nationale théorisée par Rousseau de quoi remplacer ce qu'ils détruisent : « Chacun de nous met en commun sa personne et toute sa puissance sous la suprême direction de la volonté générale et nous recevons chaque membre comme partie indivisible du tout... Chacun s'unissant à tous n'obéit pourtant qu'à lui-même et reste aussi libre qu'auparavant » (*Du contrat social*). Le citoyen se soumet plus à un pouvoir légitime moyennant la possibilité de se prévaloir de droits. C'est un sujet conscient qui participe à la formation et la conduite de la société. L'autonomie de conscience est en celui qui garde sa liberté tout en s'associant pour produire une souveraineté populaire. Après Rousseau, on ne reviendra pratiquement plus sur la question du souverain légitime qu'est le peuple.

Quels jugements porter sur le phénomène révolutionnaire ?

◆ Liberté

On parle de « Révolution atlantique » (Robert Palmer et Jacques Godechot) pour tenter d'englober en un seul mouvement les révolutions d'Europe et d'Amérique du Nord. Une chaîne partirait des Révolutions anglaises du XVII^e siècle, passerait par la Révolution américaine, puis celle de Suède, de Genève, du Portugal, des Provinces-Unies, d'Irlande, de Pologne, du Brabant, de Liège et, point d'aboutissement et éclosion maximale du fait révolutionnaire, intégrerait la Révolution française. Le

dénominateur commun : la conquête des libertés, liberté individuelle, liberté de conscience et d'expression, liberté des activités économiques et de la propriété, libertés politiques. L'égalité, second des termes emblématiques de la Révolution française et le plus riche d'implications contradictoires, passe dès lors au second plan, oubliant par là même les révolutions antiesclavagistes des Antilles.

◆ Violence

« Je sais que dans les révolutions la lie des nations s'agite... Dans des temps révolutionnaires, il y aurait autant de folie à prétendre calmer à volonté l'effervescence du peuple, qu'à commander aux flots de la mer d'être tranquilles quand ils sont battus par les vents » (Vergniaud, député girondin, *Discours à la Convention nationale*, mars 1792). L'historien Fernand Braudel confirme : la révolution est un phénomène court et violent (*Le Temps du Monde*, 1979). Il n'existe pas de révolution sans un esprit partisan qui pénètre le peuple. Il permet de refuser toute valeur humaine à l'ennemi à détruire, d'admettre la nécessité des dégâts (« pas d'omelette sans casser des œufs »), de filtrer les informations à porter à la cause du peuple. Toute Révolution, sur le modèle français, ne raisonne qu'entre amis et ennemis : « Cette grande pureté des bases de la Révolution française... nous donne l'ascendant de la vérité sur l'imposture, et les droits de l'intérêt public sur les intérêts privés... rallie contre nous tous les hommes vicieux, tous ceux qui dans leurs cœurs méditaient de dépouiller le peuple... Le gouvernement de la Révolution est le despotisme de la liberté contre la tyrannie » (Robespierre, *Discours à la Convention*, février 1794).

Les témoignages des révolutionnaires de 89 ne laissent pas de doute sur la violence vécue :

- « Citoyens, il a été permis de craindre que la révolution, comme Saturne dévorant successivement tous ses enfants, n'engendrât enfin le despotisme avec les calamités qui l'accompagnent » (Vergniaud, député girondin, *Discours à la Convention nationale*, mars 1792) ;
- « La multitude des vices que le torrent de la Révolution a roulés pêle-mêle avec les vertus

civiques» (Robespierre, député montagnard, *Discours à la Convention*, juillet 1794).

«La révolution n'est pas un dîner de gala ; elle ne se fait pas comme une œuvre littéraire, un dessin ou une broderie ; elle ne peut s'accomplir avec autant d'élégance, de tranquillité et de délicatesse, ou avec autant de douceur, d'amabilité, de courtoisie, de retenue et de générosité d'âme. La révolution, c'est un soulèvement, un acte de violence par lequel une classe en renverse une autre» (Mao Zedong, *Le Petit Livre rouge*, 1966).

Les révolutions ne sont pas seulement génératrices de mutations techniques, scientifiques et sociales. Elles ont une dimension cyclique inaugurée par une violence destructrice, fondatrice d'une nécessaire circulation sociale, d'une nouvelle organisation de la Cité. La violence, la révolte, qui vont de pair avec l'effervescence joyeuse des fêtes, restaurent la communion sociale, puis celle-ci, par l'instauration d'une nouvelle organisation ordonnancée extérieurement, devient autoritaire. Et c'est l'éternel recommencement de la violence totalitaire (Michel Maffesoli, *La violence totalitaire : Essai d'anthropologie politique*).

Pour Georges Sorel (*Réflexions sur la violence*, 1908), la violence et le mythe de la grève générale qui la sous-tend dans l'optique révolutionnaire qui est la sienne, ne sont pas seulement un moyen d'émancipation du prolétariat. La violence secrète ses propres valeurs, valeurs héroïques qui se retrouvent dans la « morale des producteurs ». La violence sorelienne, comme l'a bien vu Julien Freund a une dimension éthique plus que politique : elle est une régénération morale qu'il oppose au mouvement rationaliste, scientiste et démocratique, un raffermissement de l'âme dont il n'hésite pas à puiser les exemples dans l'épopée homérique.

La révolution, une réponse dépassée

«Maintenant l'ère des révolutions est close» (Jacques Ellul, *De la révolution aux révoltes*, 1972) pour deux raisons :

- l'importance des techniques dans notre société qui fournissent les mythes d'un futur heureux lié à leur progrès illimité ;

- «l'absence de signification évidente aux yeux de l'homme moderne de la révolution» car tout bouleversement destructeur engendrerait un recul du confort offert par les technologies. Ne restent que «les expressions brutes de la révolte viscérale, historique, liée à la condition humaine.»

L'histoire allait confirmer son opinion avec l'implosion du système soviétique : l'idéologie marxiste est stoppée net. Aussi, en 1989, Francis Fukuyama (1952-), professeur d'économie politique internationale, publie un article très controversé dans la revue *The National Interest*, *La fin de l'histoire?* Avec la fin de la guerre froide et le déclin des idéologies, principalement du marxisme-léninisme, «nous assistons à la fin de l'histoire en tant que telle : le point final de l'évolution idéologique de l'humanité et l'universalisation de la démocratie libérale comme forme finale de gouvernement humain». Il s'appuie d'abord sur Hegel. «Le jeune Hegel voyait dans la victoire de Napoléon à Iéna la victoire des idéaux de la Révolution française et l'universalisation imminente d'un État qui réaliserait les principes de liberté et d'égalité. Les principes fondamentaux de l'État démocratique libéral n'avaient plus à être améliorés.» Cet État est universel et homogène ; le consensus a remplacé le débat car il n'existe plus de divergence, de contradiction. Karl Marx avait également élaboré une théorie sur l'Histoire universelle ; elle s'achevait avec l'avènement du communisme. La démocratie libérale est le point final de l'évolution idéologique de l'humanité et la forme finale de gouvernement humain : «Y a-t-il, dans l'existence humaine, quelques contradictions fondamentales qui ne peuvent pas se résoudre dans le contexte du libéralisme moderne et qui pourraient se résoudre dans une autre structure politico-économique?» Non. «Tout système qui puisse se substituer au libéralisme occidental a été totalement discrédité... diffusion inéluctable de la culture de consommation occidentale.» En ce qui concerne la religion, l'islam constitue en soi une alternative au libéralisme et au communisme avec l'idée d'un État théocratique. Même si cette religion se prétend universaliste, elle n'exerce aucun attrait dans les pays où l'islam est peu significatif. «Au-delà de la démocratie

libérale et des marchés, il n'existe rien d'autre vers quoi évoluer, d'où la fin de l'histoire.»

La fougue révolutionnaire est peu conciliable avec la rationalité technicienne de notre société. C'est toute une manière de penser qui n'est pas compatible avec la voie révolutionnaire radicale dans ses motivations comme dans ses actions. Nos sociétés sont également devenues tellement complexes que l'on ne saurait désigner l'ennemi que la révolution devrait abattre. Reste le géant chinois, né aussi d'une révolution d'inspiration marxiste, dont on ne sait ce qu'il en subsiste hormis l'omniprésence du parti.

Pourtant, un regain des révolutions

L'uniformité entrevue par Francis Fukuyama est bien démentie par la diversité des situations, tant dans les origines que dans le déroulement des faits. Le retour du terme révolution s'est fait lentement après 1989. L'idée de cycle de révolution, limité dans le temps mais étendu dans l'espace, s'impose car la mondialisation débouche sur des crises qui ébranlent l'ensemble du monde mais éveillent dans de nombreuses sociétés des forces nouvelles. «Après quelques années au cours desquelles a dominé le doute sur une éventuelle fin de l'ère des révolutions, la révolution est de retour, à la fois en tant que processus sociétal et problème pour les sciences sociales et historiques» (Matthias Middell, *Cycle révolutionnaire et histoire globale*).

Une typologie des révolutions contemporaines distinguerait les révolutions :

- qui suivent la chute du bloc soviétique, souvent regroupées sous le terme des révolutions de couleur ; de velours en Tchécoslovaquie (1989), des bulldozers en Serbie (2000), viennent les roses en Géorgie (2003), la révolution orange en Ukraine (2004), la révolution des Tulipes au Kirghizistan (2005). Il y avait eu auparavant la révolution des œillets au Portugal (1974) qui met fin à la dictature salazariste, et la révolution jaune aux Philippines (1986) qui avait chassé le dictateur Marcos ;
- qui se produisent dans le monde arabe et musulman avec l'Égypte et la révolution de jasmin en Tunisie (2010-2011), le Yémen (2012), l'Algérie en 2019. Mais

on trouve avant la révolution des cèdres au Liban (2005) et la révolution bleue au Koweït (2005) ;

- qui concernent les démocraties comme l'Espagne, Israël, le Chili, le Venezuela, la France.

Une analyse des révolutions contemporaines

«Les traits communs à toutes les révolutions de l'ère moderne et contemporaine sont : une conception du temps hors norme, une densité du phénomène révolutionnaire ainsi que l'absence de causalité linéaire due à la complexité, la multiplicité, l'aléatoire même, des causes à l'origine de la révolution» (Élise Marienstras, *Révoltes, révolution, radicalisme, Transatlantica*, 2006).

◆ Des résonances mondiales numériques

Les possibilités offertes par les moyens de communication actuels ont été une marque déterminante des mouvements du XXI^e siècle. La «génération globale» construit un imaginaire et des symboles, choisit des modalités organisationnelles dont l'écho est démultiplié au niveau national comme international ; la répression use aussi de ces systèmes. Lors des manifestations du Wisconsin de 2011, le plus important mouvement social qu'aient connu les États-Unis depuis la dernière guerre mondiale, «les travailleurs du Wisconsin ont reçu des pizzas commandées sur Internet par des Nord-Américains mais aussi par des Égyptiens, des Haïtiens, des Turcs ou des Ougandais» (Geoffrey Pleyers et Marlies Glasius, *La résonance des «mouvements des places»*, *Socio*, 2013).

Tout le théâtre est modifié pour le temps comme pour l'espace. Conformément à la règle des trois unités du théâtre classique, les lieux choisis ont été aussi très symboliques. D'avoir été sur les grandes places centrales des villes (Tahrir au Caire, Taksim à Istanbul, Puerta del sol à Madrid, *Occupy Wall Street* dans le sud de Manhattan...) ou sur les ronds-points périphériques en France, témoigne de l'efficacité symbolique des choix collectifs. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, la place des Grèves à Paris fut le cœur des mouvements révolutionnaires.

Le logiciel libre de voix sur IP *Mumble* (marmonnement) a permis l'organisation de forums transna-

tionaux ; illustration : *Transnational Mumble Forum Call Update : Global Open Space – On the Road to #150 Global Revolution* (takethesquare.net). Les ONG semblent avoir eu une part dans les mouvements, ce qui est aussi largement fantasmé (rôle de la Fondation Soros dans les révolutions de l'est de l'Europe par exemple).

◆ L'incarnation

Conformément à la « pensée réseau », le refus de tout leader charismatique est la troisième des caractéristiques communes. Les médias traditionnels sont perdus devant l'absence d'incarnation nécessaire à leurs modes de fonctionnement ; ils s'efforcent à toute force d'en faire émerger, aussitôt désavoués par la communauté active qui veille. La prise du pouvoir politique n'entre pas dans leurs objectifs, même si certains demandent le respect ou la tenue d'élections démocratiques. « La méfiance à l'égard d'une quelconque institutionnalisation et la détermination à ne pas risquer de se laisser corrompre par le pouvoir semblent bien plus fortes dans les mouvements contemporains. Comme la vague de mouvements de 1968, les mouvements prodémocratiques qui ont surgi depuis 2011 sont à la fois des événements éphémères et des symptômes de transformations sociales profondes » (Geoffrey Pleyers et Marlies Glasius).

Le héros a changé de statut. *Time* a choisi comme personnalité de l'année 2011 « le protestataire » : personne n'aurait pu deviner, quand un vendeur de primeurs tunisien, Mohamed Bouazizi, s'est immolé par le feu sur une place publique, que cet événement déclencherait des manifestations qui renverseraient des dictateurs et lancerait une vague mondiale de contestation. En 2011, les protestataires n'ont pas seulement fait entendre leurs revendications : ils ont changé le monde. Dimitri Christoulas, pharmacien à la retraite, se suicide en avril 2012 place Syntagma, le point central d'Athènes avec ces mots : « Je ne peux pas laisser une telle dette à mon enfant. »

◆ Le rejet

Le « dégagisme » est un autre point commun. La méfiance est généralisée envers gouvernants ou structures de l'espace public. Cette union contre est aisée mais tout approfondissement fracture l'élan principal.

Les motivations viennent trop souvent du registre des émotions et s'effritent de trop d'attentes divergentes. Le slogan de la révolution égyptienne était « pain, liberté et dignité ».

◆ L'action de masse pacifique

Pour expliquer le fonctionnement de nos sociétés, René Girard part du désir humain et de sa nature pathologique. En effet, celui-ci se porte toujours sur ce que désire autrui. Cela débouche souvent sur le sacrifice symbolique ou réel d'une victime qui permet à la foule de se réconcilier. Tel est le mécanisme du « bouc émissaire » qui hante les révolutions. À l'opposé semble se situer la majorité des mouvements contemporains. Derrière l'apparente spontanéité des événements, des organisations mettent en œuvre une résistance non violente. Il s'agit de mobiliser la population pour aboutir à une réelle démonstration de force (manifestations, utilisation de symboles et de caricatures mais sans recourir à la violence) et à des fins socio-politiques (généralement, l'objectif de ces mobilisations est de renverser le pouvoir en place). Les méthodes employées s'inspirent certes du mahatma Gandhi mais d'un genre nouveau. Parfait exemple : l'Algérie du printemps 2019 qui vient à bout de l'autocrate Bouteflika par de vastes manifestations pacifiques.

Révolutions protéiformes ?

◆ Révolutions culturelles

Déclenchée en Chine entre novembre 1965 et août 1966, elle se veut « la Grande révolution de la civilisation » (Mao Zedong, fondateur de la république populaire de Chine). L'événement repère est une pièce de théâtre écrite par Wu Han (historien, spécialiste de la dynastie Ming, et vice-maire de Pékin), *Hai Rui démis de ses fonctions*, qui apparaît comme un crime de lèse-majesté envers Mao, accompagné d'un appel à la restitution des terres abusivement accaparées par des mandarins corrompus. En octobre 1969, Wu Han succombe aux mauvais traitements. Sa femme, sa fille et son frère mourront aussi des suites de persécutions. Wu Han sera réhabilité qu'à la fin de l'année 1978.

La Chine, pendant trois années, va connaître désordres et affrontements dont l'acteur majeur est la jeunesse scolarisée des villes, les Gardes rouges, qui se nomment eux-mêmes « rebelles révolutionnaires » ou « révoltés révolutionnaires » suivant la citation de Mao : « La grande complexité du marxisme peut se résumer en une phrase : "On a raison de se révolter." » Ils seront des marionnettes violentes dans une lutte pour le pouvoir entre Mao, Liu Shaoqi, Deng Xiaoping. Les mots d'ordre les plus fous et contradictoires leurs sont donnés comme « bombarder les quartiers généraux » où se seraient infiltrés « capitalistes, révisionnistes et contre-révolutionnaires ». Les intellectuels, la « 9^e catégorie puante », sont à renvoyer aux champs quand les paysans et ouvriers doivent aller à l'université. Il faut fabriquer un Homme nouveau tel que chacun se sente autant « parcelle » que « cible » de la révolution.

Pour Jacques Ellul, « le nazisme fut une véritable révolution culturelle en ce qu'il portait au rouge le mépris souverain contre la société de consommation, contre l'humanisme et la tolérance libérale... Elle a été la première révolte globale contre la société moderne... contre l'industrialisation, la bureaucratie, la technicisation de la vie, l'américanisation, l'esprit bourgeois... contre un monde qui avait prolétarisé l'Allemagne » (*De la révolution aux révoltes*). Ses troupes furent les anciens combattants mais aussi l'Université, professeurs et étudiants dans le même enthousiasme. On y retrouve l'affirmation de la fin de la coupure intellectuels/travailleurs. Professeurs et étudiants doivent trois mois de travail manuel, usines ou champs, les ouvriers vont en stage de formation annuel dans les universités populaires. Avec l'intégration de cette révolte dans un système et une organisation, cela devint une révolution réussie.

◆ La révolution sexuelle

Est fondé à Paris en 1971 le Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR), par un noyau de lesbiennes et d'homosexuels masculins qui rompt radicalement avec la discrétion et la respectabilité prônées jusqu'alors par les mouvements de cette mouvance. C'est une des retombées de mai 68 car les militants du FHAR dénoncent « la sexualité dominante, hétérosexuelle et capitaliste ». Il disparaît en 1974 mais se cacher n'est

plus une évidence quand on est homosexuel. Alors la libération sexuelle est-elle révolutionnaire ? « Je suis réticent à qualifier de révolution les changements intervenus dans les conduites depuis les années soixante... Il ne s'agirait pas d'une libération, mais d'une intériorisation et d'un approfondissement des exigences sociales » (Michel Bozon, *Sociologie de la sexualité*).

◆ Révolution écologique

Le vivant passe avant l'humanisme, la biosphère avant l'homme : « Le droit de toute forme de vie à vivre est un droit universel qui ne peut pas être quantifié » (Arne Næss, philosophe norvégien, 1912-2009). La *deep ecology* raisonne en termes de menaces irréversibles qui exigent une attitude éthique inédite pour prendre en responsabilité tout le vivant. Toutes les représentations sont à repenser ; christianisme, morales modernes (utilitariste ou kantienne), visions rationnelles sont bannis. L'homme doit ôter de ses idées la conception qui a conduit à la catastrophe : il n'est plus une exception dans la nature. Philippe Descola dans *Les lances du crépuscule* évoque ces civilisations du Grand Nord ou d'Amérique du Sud où les animaux comme les plantes sont considérés comme des « gens ». Il n'est pas de statut humain supérieur. Au sein de la nature, il existe des valeurs intrinsèques qui obligent à certains comportements. La distinction qu'opère Kant entre les êtres dépourvus de raison, que l'on « nomme des choses », et les « personnes », envers lesquelles on ne saurait agir « comme bon nous semble », cette séparation est inacceptable. Sur les êtres naturels, l'humain n'a plus tous les droits et même, du fait de sa suractivité dangereuse, il contracte envers eux une totale responsabilité de protection. « L'homme "vice-roi de la Création", a été investi par Dieu du pouvoir, de l'autorité, du droit, de l'empire, de la charge et du soin de préserver la face de la Terre dans sa beauté, son utilité et sa fécondité » (Sir Matthew Hale, juriste anglais du XVII^e).

Quelles fins pour la révolution

Le modèle de la révolution que proposent Marx et Engels est dit modèle « eschatologique » parce que l'eschatologie désigne les considérations, le discours

sur les fins dernières de l'homme, de l'histoire et du monde. Très souvent est annoncée une rédemption de l'homme, comme le *Manifeste du parti communiste* qui prédit la réunification des hommes jusqu'alors divisés en classes sociales par la révolution prolétarienne.

S'oppose à cette vision le « modèle katéchonique », le katéchon, « ce qui retient », étant un terme biblique qui désigne le berger-sauveur. Dans ce modèle, la révolution vise à retenir ou suspendre ce progrès : « Marx a dit que les révolutions sont la locomotive de l'histoire mondiale. Peut-être que les choses se présentent autrement. Il se peut que les révolutions soient l'acte par lequel l'humanité qui voyage dans le train tire le frein d'urgence » (Walter Benjamin, *Sur le concept d'histoire*). C'est la sensibilité de l'écologie politique : le progrès n'est bien souvent qu'un progrès de la catastrophe.

Les véritables révolutions pour aujourd'hui

« *There is no alternative* » (Margaret Thatcher) ou « *There are thousands of alternatives* » (Susan George) ? L'ouvrage de Bénédicte Manier, *Un million de révolutions tranquilles* affirme comme le poète Paul Eluard : « Un autre monde existe, il est dans celui-ci. » Elle présente les actions de millions de personnes qui « s'affranchissent de l'hyper-consumérisme, réinventent l'habitat, la démocratie locale et l'usage de l'argent... Ils reprennent en main leur économie, leur agriculture, leur consommation, leur travail ou leur habitat. » L'auto-gouvernance citoyenne qui avance sans se préoccuper de l'État va-t-elle réussir suffisamment pour vaincre sans la dérive due à l'exercice du pouvoir ?

« La révolution doit apprendre à ne pas prévoir »
Napoléon Bonaparte